

# **C'est quoi le fascisme ?**

Les Enragé·e·s

2015

# Table des matières

Le fascisme . . . . .	3
Le fascisme contre la concentration industrielle . . . . .	7
L'écologie, un thème de gauche ? . . . . .	10
Le conspirationnisme . . . . .	11

*Au travers de ce recueil non exhaustif de textes et de travail de lutte antifasciste, nous espérons vous dévoiler ici des analyses précises et accessibles pour tenter de comprendre ce qu'est le fascisme et intégrer la multiplicité idéologique des extrêmes droites.*

---

## **Le fascisme**

Le fascisme propose à ses troupes un « anticapitalisme » petit-bourgeois bien différent de l'anticapitalisme socialiste.

Une « mystique » ne suffit pas, ne nourrit pas. Les individus composant les troupes fascistes ne sont pas tous également fanatisés. Et même les plus fanatisés n'en oublient pas pour autant leurs intérêts matériels. Le souci de ces intérêts continue à les aiguillonner. Pour les conquérir, puis les tenir en haleine, le fascisme doit aussi leur présenter une solution pratique aux maux dont ils souffrent.

Bien qu'au service et à la solde du capitalisme, il doit – et c'est ce qui le différencie profondément des partis bourgeois traditionnels – afficher un anticapitalisme démagogique.

Mais cet anticapitalisme, si l'on y regarde de plus près, est très différent de l'anticapitalisme socialiste. Il est essentiellement petit-bourgeois.

Le fascisme fait ainsi d'une pierre deux coups : d'une part, il flatte les classes moyennes en se faisant l'interprète fidèle de leurs aspirations rétrogrades ; d'autre part, il jette en pâture aux masses ouvrières – et tout particulièrement à ces catégories de travailleurs qui manquent de conscience de classe – un anticapitalisme utopique et inoffensif et il les détourne ainsi du véritable socialisme.

Daniel Guérin

---

Le régime fasciste voit son tour arriver lorsque les moyens "normaux", militaires et policiers de la dictature bourgeoise, avec leur couverture parlementaire, ne suffisent pas pour maintenir la société en équilibre.

A travers les agents du fascisme, le capital met en mouvement les masses de la petite bourgeoisie enragée, les bandes des lumpen-prolétaires déclassés et démoralisés, tous ces innombrables êtres humains que le capital financier a lui-même plongés dans la rage et le désespoir. La bourgeoisie exige du fascisme un travail achevé : puisqu'elle a admis les méthodes de la guerre civile, elle veut avoir le calme pour de longues années. Et les agents du fascisme utilisant la petite bourgeoisie comme bélier et détruisant tous les obstacles sur leur chemin, mèneront leur travail à bonne fin. La victoire du fascisme aboutit à ce que le capital financier saisit directement dans ses tenailles d'acier tous les organes et institutions de domination, de direction et d'éducation : l'appareil d'Etat avec l'armée, les municipalités, les universités, les écoles, la presse, les organisations syndicales, les coopératives. La fascisation de l'Etat n'implique pas seulement la "mussolinisation" des formes et des méthodes de gouvernement – dans ce domaine les changements jouent en fin de compte un rôle secondaire – mais avant tout et surtout, l'écrasement des organisations ouvrières : il faut réduire le prolétariat à un état d'apathie complète et créer un réseau d'institutions pénétrant profondément dans les masses, pour faire obstacle à toute cristallisation indépendante du prolétariat. C'est précisément en cela que réside l'essence du régime fasciste.

Léon Trotsky

---

La bourgeoisie peut compter sur le fascisme pour dénouer l'imbroglie de tensions que créent dans nos vies les effets des multiples contradictions générées par l'actuelle crise du capitalisme à l'échelle mondiale, où la tentation d'une reprise en main énergique par l'État est forte et où la mystique de l'homme providentiel fonctionne à plein.

Oui, la tentation du fascisme (un régime fort interclassiste et unitariste, collaborationniste, qui préserve l'essentiel tout en changeant le superflu) est très forte en Europe. A certains endroits, elle est sans doute réalisable, et même déjà en voie de réalisation.

Plus les contradictions internes à la bourgeoisie vont s'aiguiser, plus les effets de ces contradictions vont se faire ressentir dans nos conditions de vie, de travail, d'existence... Et plus cette tentation sera forte dans le prolétariat.

Ce que l'on s'astreint à désigner par "la gauche" ou "vraie gauche" ou "gauche radicale" souffre toujours des mêmes maux que ceux dont elle souffrait dans les années 30 : l'économisme, notamment dans l'analyse du stade impérialiste du capitalisme, l'absence de ligne de classe et l'abandon progressif de l'internationalisme prolétarien.

Le fascisme n'arrive pas comme un éclair dans un ciel serein.

C'est un régime politique, une forme d'exception de l'État bourgeois, qui est l'aboutissement d'un processus, et ce sont toujours les gouvernements bourgeois "démocratiques" qui commencent par prendre des mesures réactionnaires afin de tenter notamment de résoudre les contradictions que crée la crise (de croissance) du Capital.

C'est un phénomène réversible jusqu'au moment où il devient irréversible.

Et quand le fascisme est au pouvoir, dans un premier temps il est ambigu, complexe, protéiforme, il est encore marqué par sa naissance anticapitaliste romantique.

Dans sa phase de stabilisation, quand une hégémonie s'est dessinée, le fascisme se détache de cette ambiguïté des débuts et acquiert son caractère de classe réel. D'une certaine manière, le processus de fascisation correspond à une crise idéologique aiguë de la petite bourgeoisie et de ses formations politiques traditionnelles, jumelée à une période d'intenses contradictions au sein du bloc capitaliste.

Le fascisme est toujours une solution de l'État bourgeois pour tenter de se sauver soi-même.

Les Enragé-e-s

---

En dépit du fait que le fascisme fait démagogiquement des promesses de réabsorption du chômage et de reprise des affaires, il sait parfaitement bien que la machine économique ne va pas de nouveau se mettre en marche.

Il ne cherche pas sérieusement, soit à ramener à la vie le consommateur disparu, ni à stimuler l'investissement arrêté par la longue interruption de l'entrée de l'épargne privée dans la production. D'autres sont libres de croire aux utopies s'ils le souhaitent, mais le fascisme, lui, sait ce qu'il veut et ce qu'il peut en faire. Il essaie simplement d'enrayer, par des moyens artificiels, la chute des bénéfices du capitalisme privé, qui est devenu parasitaire. Malgré sa démagogie verbeuse, il n'a pas beaucoup de projets ni de modèles ; il vit à la petite semaine et n'aspire à rien d'autre qu'à maintenir en vie – par le biais de réductions de salaires, par des commandes et des subventions d'Etat, par la saisie de petites économies, et par l'autarcie – une poignée de monopoles et de grands propriétaires terriens. Et afin de prolonger le règne de ces derniers (mais en limitant leur liberté et sans assurance de retrouver leurs revenus d'avant la dépression), il n'hésite pas à accélérer la ruine de toutes les autres couches de la population – les salariés, les consommateurs, les épargnants, les salariés agricoles, les artisans, les petits industriels et même les consommateurs des biens.

Daniel Guérin,  
"Fascisme et grand capital", 1936

---

Le fascisme n'est pas réductible à une "simple" dictature militaire, ni à un nationalisme ou à un bonapartisme et correspond donc bien à une modification beaucoup plus profonde du régime démocratique bourgeois, caractérisée par son profond caractère de classe et ses "processions" populaires, qui le portent au pouvoir.

Et c'est aussi parce que la gauche souffre de ces mêmes maux qu'elle est une partie du problème dans la constitution du fascisme. Mais voilà, si elle est affligée de ces terribles faiblesses, c'est bien parce que le ver est déjà dans le fruit et que les organisations de la classe ouvrière sont déjà "asphyxiées" en leur sein même par ces dérives idéologiques. Parce qu'elles mêmes sont traversées par la lutte de classe.

Et souvent même, en réalité, le processus de fascisation commence sournoisement au sein même des organisations (dites) de la classe ouvrière. Soit parce qu'elles sont bureaucratisées à l'extrême, soit parce qu'elles ont subi une érosion idéologique qui en fait des moulins ouverts à tous les vents, y compris les plus mauvais.

Les Enragé-e-s

---

Tout l'art du fascisme consiste à se dire anticapitaliste sans s'attaquer sérieusement au capitalisme.

Il s'emploie tout d'abord à transmuier l'anticapitalisme des masses en nationalisme. De tout temps, on l'a vu, l'hostilité des classes moyennes à l'égard du grand capitalisme va de pair avec un attachement tenace à l'idée de nation. En Italie et en Allemagne, tout particulièrement, les masses sont prédisposées à croire que l'ennemi est moins leur propre capitalisme que le capitalisme étranger. Aussi le fascisme n'a-t-il pas de peine à préserver ses bailleurs de fonds de la colère populaire : il détourne l'anticapitalisme des masses vers la « ploutocratie internationale ».

Serait-il possible de transmuier l'anticapitalisme des masses en quelque chose d'autre ? Le juif sera pour le fascisme – là où les circonstances s'y prêteront – un second bouc-émissaire.

Si le fascisme excite surtout les masses populaires contre la « ploutocratie internationale » et contre les juifs, il lui est impossible – sous peine de se démasquer – d'éviter de s'en prendre à des organisations de la bourgeoisie nationale. Mais ses déclamations contre celle-ci, si on les regarde de plus près, n'ont rien de socialiste. Les classes moyennes détestent la bourgeoisie d'une tout autre façon que la classe ouvrière. Elles ne souhaitent pas sa disparition en tant que classe. Bien au contraire, elles voudraient à leur tour devenir bourgeoises. Le fascisme, lorsqu'il s'affirme antibourgeois, lorsqu'il dénonce la « dégénérescence » de la bourgeoisie, n'entend nullement s'attaquer à l'ordre social existant. Il veut, au contraire, rajeunir cet ordre par un apport de sang frais, de sang plébéien. Il flatte ainsi les classes moyennes tout en détournant les masses de la lutte des classes, du socialisme prolétarien.

Daniel Guérin

---

Ces couches sociales de la petite et moyenne bourgeoisie, auxquelles il faut ajouter l'aristocratie ouvrière qui, constituée sur la base d'une situation privilégiée par rapport à la masse prolétarienne, partage la même mentalité et la même attitude réactionnaire que la petite-bourgeoisie, sont vouées à osciller perpétuellement entre la grande bourgeoisie et le prolétariat, dans la mesure où leurs intérêts apparaissent à tel ou tel moment plus menacés par l'une ou par l'autre. Historiquement elles sont les partisans les plus enthousiastes de la démocratie – ce cadre politique et social qui, selon l'idéologie bourgeoise, permettrait à chaque individu, à chaque entreprise, d'agir librement, confiant aux lois du marché son sort et à l'Etat – soi-disant au dessus des classes – la défense des libertés individuelles et de la propriété privée.

Ces couches sociales sont nombreuses ; elles forment effectivement une masse considérable – paysanne dans les pays capitalistes moins développés, urbaine dans les autres – et rêvent de constituer la majorité, tout en adorant l'idée de la conscience individuelle qui, selon eux, détermine le bien ou le mal, la paix ou la guerre, le bien-être ou la misère.

Elles ont absorbé toutes les illusions bourgeoises sur la liberté, l'égalité, la fraternité, en y ajoutant une bonne dose de superstitions et de fatalisme : elles croient volontiers à l'existence, après la vie physique, d'un au-delà où toutes les injustices terrestres sont réparées et tous les sacrifices récompensés.

Ce n'est pas un hasard si la petite-bourgeoisie, historiquement ballottée entre les classes opposées et dont les membres vivent concrètement dans la concurrence de tous contre tous, représente un terrain fertile pour tous les préjugés et toutes les superstitions : tout ce qui arrive ou peut arriver est le résultat de la volonté d'un être supérieur – un destin inflexible, un dieu, un chef génial, une madone démocratique.

Au cours de la longue période qui a vu l'émergence et la victoire de la classe bourgeoise face à l'aristocratie et au clergé, des couches aristocratiques dégénérées – au sens économique et social – ont représenté une réaction particulièrement tenace à la nouvelle société et au nouveau mode de production anti-féodal. Similairement, pendant toute la période historique où le prolétariat tend à s'affirmer comme la classe porteuse de l'émancipation et du progrès pour toute l'humanité, les couches petites-bourgeoises représentent une réaction spécifique (et la masse réactionnaire mobilisable) contre le mouvement prolétarien.

L'invariance de l'opportunisme est l'expression politique des diverses couches qui composent la petite bourgeoisie et consiste en ce rôle social et politique conservateur, contre-révolutionnaire. Pour jouer ce rôle, pour tenter de « peser » dans la société, la petite bourgeoisie ne peut se baser que sur ses propres conditions matérielles, liées à la petite production, à la petite propriété dont elle défend les intérêts et les limites et d'où découlent les positions politiques immédiatistes, autonomistes, réactionnaires et racistes qui la caractérisent.

La petite-bourgeoisie a d'autre part son identité historique au sein de la société capitaliste, qui découle de son rôle contre-révolutionnaire spécifique. Le marxisme enseigne que la petite-bourgeoisie ne peut avoir une potentialité de classe historique, indépendante des autres classes – alors que prolétariat et bourgeoisie, les classes aux deux pôles de la société contemporaine, ont cette potentialité car elles sont porteuses chacune d'un mode de production particulier : le communisme et le capitalisme.

Les couches sociales qui composent ce qu'on appelle la petite-bourgeoisie, sont en réalité des demi-classes, non porteuses d'un mode de production spécifique, non porteuses d'une révolution et d'une société spécifique.

Elles sont irréductiblement attachées et dépendantes de la société bourgeoise basée sur le profit, sur l'extorsion de la plus-value.

La proximité de beaucoup des couches petites bourgeoises avec le prolétariat leur permet de transmettre à celui-ci leurs positions, leurs illusions, leurs superstitions, leurs craintes et leurs ambitions. Cette oeuvre d'intoxication du prolétariat s'est révélée très précieuse et même parfois cruciale, pour la conservation sociale et la défense des intérêts bourgeois. Il serait impossible à la grande bourgeoisie de réaliser directement cette intoxication, de la diffuser avec autant de force au sein des masses prolétariennes : le fossé de classe est trop évident. Il n'en est pas de même avec la petite-bourgeoisie qu'en période de prospérité certains prolétaires peuvent espérer rejoindre : l'antagonisme de classe est beaucoup moins clair et il est souvent pris pour une différence individuelle et non sociale.

---

La montée du fascisme est l'expression de la grave crise sociale du capitalisme de l'âge mûr, d'une crise structurelle, qui, comme dans les années 1929-1933, peut coïncider avec une crise économique classique de surproduction, mais qui dépasse largement une telle oscillation de la conjoncture. Il s'agit fondamentalement d'une crise de reproduction du capital, c'est-à-dire de l'impossibilité de poursuivre une accumulation « naturelle » du capital, étant donnée la concurrence au niveau du marché mondial (niveau existant des salaires réels et de la productivité du travail, accès aux matières premières et aux débouchés). La fonction historique de la prise du pouvoir par les fascistes consiste à modifier par la force et la violence les conditions de reproduction du capital en faveur des groupes décisifs du capitalisme monopoliste.

L'opportunisme est le mode de manifestation sur tous les plans, y compris philosophiques, religieux et comportementaux, des couches sociales qui ont démontré historiquement leur impuissance, tant par rapport à la classe dominante que par rapport au prolétariat.

Des couches sociales qui sont en permanence terrorisées par la menace de perdre leurs privilèges et de tomber dans le prolétariat, voire dans le lumpen-prolétariat et qui sont effrayées par la perspective, qui est pourtant leur grande ambition, de rejoindre les rangs de la grande bourgeoisie ; des couches sociales qui aspirent à arrêter l'histoire, c'est-à-dire à rendre éternelle la situation qui permet leur survie sans problèmes, sans risques, sans secousses violentes, guerres et affrontements sociaux dont elles ne peuvent que redouter les conséquences ; où à faire revenir en arrière le char de l'histoire dès qu'apparaît le mouvement révolutionnaire prolétarien dans lequel elles voient, avec raison, la menace de la disparition totale et définitive de leurs avantages particuliers.

Dans les conditions du capitalisme industriel monopoliste contemporain, une aussi forte centralisation du pouvoir d'État, qui implique de plus la destruction de la plus grande partie des conquêtes du mouvement ouvrier contemporain est pratiquement irréalisable par des moyens purement techniques, étant donné l'énorme disproportion numérique entre les salariés et les détenteurs du grand capital.

Une dictature militaire ou un État purement policier – ne dispose pas de moyens suffisants pour atomiser, décourager et démoraliser, durant une longue période, une classe sociale consciente, riche de plusieurs millions d'individus, et pour prévenir ainsi toute poussée de la lutte des classes la plus élémentaire, poussée que le seul jeu des lois du marché déclenche périodiquement.

Pour cela, il faut un mouvement de masse qui mobilise un grand nombre d'individus.

Seul un tel mouvement peut décimer et démoraliser la frange la plus consciente du prolétariat par une terreur de masse systématique, par une guerre de harcèlement et des combats de rue, et, après la prise du pouvoir, laisser le prolétariat non seulement atomisé à la suite de la destruction totale de ses organisations de masse, mais aussi découragé et résigné.

Ce mouvement de masse peut, par ses propres méthodes adaptées aux exigences de la psychologie des masses, arriver non seulement à ce qu'un appareil gigantesque de gardiens d'immeubles, de policiers, de cellules du parti dans les entreprises et de simples mouchards, soumette les salariés conscients politiquement à une surveillance permanente, mais aussi à ce que la partie la moins consciente des ouvriers et, surtout, des employés soit influencée idéologiquement et partiellement réintégrée dans une collaboration de classes effective.

Ernest Mandel

---

## **Le fascisme contre la concentration industrielle**

*Le fascisme, pourtant, ne peut éviter, sous peine de se démasquer, de mettre en cause le capitalisme industriel lui-même. Mais ici encore son anticapitalisme reste bien en deçà du socialisme prolétarien.*

*Les classes moyennes, contrairement à la classe ouvrière, ne se soucient pas de détruire le moteur essentiel du capitalisme : l'exploitation de la force de travail, le vol de la plus-value. A travers tout le 19e siècle, et jusqu'à aujourd'hui, les idéologues petits bourgeois se bornent à déclamer contre la concurrence, contre la concentration industrielle, à demander aux pouvoirs publics de rendre moins nocifs les grands monopoles (cartels et trusts).*

*En reprenant à son compte ces aspirations rétrogrades, le fascisme flatte les classes moyennes et, en même temps, il détourne les masses ouvrières du socialisme prolétarien.*

Chez les fascistes, il y a des gens pour qui la question de la nationalité ou de l'orientation sexuelle ou de l'appartenance ethnique...par exemple, est secondaire. Mais elle est en fait tellement secondaire que des attaques et des répressions fondées sur ces critères ne les émeut pas, ne les soulève pas d'horreur ni d'effroi. Donc ils laissent complaisamment faire les mouvements ou groupuscules pour lesquels en revanche, la question de la nationalité est un enjeu politique. Certains sont "contre le capitalisme financier" (sic) d'autres sont au contraire nostalgiques d'une forme d'aristocratie qu'ils retrouvent dans le grand capital... Certains courants sont très attachés à la religion, d'autres sont farouchement athéistes ou laïcs... Mais finalement le dénominateur commun, c'est que dans le vortex fascistoïde des débuts, on essaie de ne pas trop se marcher sur les pieds. On fait des compromis pour l'union, voire, pour l'unité. On se modère un peu, on ferme les yeux sur certains "désaccords"... On se retrouve presque inmanquablement contre les communistes, les anarchistes et les émigrants. On le voit bien dans le fascisme italien, tous les courants n'étaient pas d'accord sur tout et Mussolini a dû imposer son hégémonie dans ce maelstrom. Les amis d'hier sont devenus les ennemis du lendemain... Nier ce stade de formation du fascisme, protéiforme en termes idéologiques, c'est s'exposer à ne rien y comprendre. Ne pas comprendre comment il va prendre de l'ampleur. S'étendre.

il faut choisir : soit on se bat pour l'hégémonie dans le mouvement mais pour ça faut déjà savoir où on habite, soit on "accompagne" et là on se retrouve à accompagner quoi ?

Alors évidemment la fausse bonne idée, c'est de se dire "alors on se met du côté de l'État et des socialistes", du côté de "l'ordre républicain".

Et bien non. On s'organise, on se regroupe . On fait bloc. Sans tomber dans ces travers, remèdes presque aussi pires que le mal. Parce qu'il va falloir se battre sur les deux fronts, dans la contradiction, pour la dénouer, sans sombrer dans un ni-ni stérile. Il va falloir avoir cette force de lutter contre tous les visages du même ennemi en même temps pour imposer dans les consciences une autre solution, un autre horizon.

Tout ceci ne fait que commencer.

Les Enragé-e-s

---

Comme tout mouvement fasciste, la base sociale principale du FN est la petite bourgeoisie déclassée que la crise plonge dans le désespoir et à laquelle il tente de donner une expression politique.

Pour acquérir une audience, il est poussé à s'adapter aux références et aux préoccupations des petits commerçants, médecins, auto-entrepreneurs, petits bureaucrates et autres contremaîtres qu'il espère séduire.

Le rôle de Marine Le Pen aujourd'hui est d'adapter davantage le profil du parti aux exigences du contexte actuel. Quitte à bousculer les vieilles antiennes du FN – sans néanmoins les abandonner – pour mettre l'accent sur des thèmes davantage dans l'air du temps : se référer à l'héritage gaulliste plus qu'à la collaboration, stigmatiser le musulman davantage que le juif, exalter une laïcité conquérante ou afficher une tolérance envers la loi Veil en passant quelque peu sous silence les revendications catholiques intégristes, transformer l'ultra-libéralisme des années 80 en protectionnisme défenseur des salariés nationaux et des services publics, etc.

Un tel mouvement de masse ne peut surgir qu'au sein de la troisième classe de la société, la petite bourgeoisie, qui, dans la société capitaliste, existe à côté du prolétariat et de la bourgeoisie. Quand la petite bourgeoisie est touchée si durement par la crise structurelle du capitalisme, qu'elle sombre dans le désespoir (inflation, faillite des petits entrepreneurs, chômage massif des diplômés, des techniciens et des employés supérieurs, etc.), c'est alors qu'au moins dans une partie de cette classe, surgit un mouvement typiquement petit bourgeois, mélange de réminiscences idéologiques et de ressentiment psychologique, qui allie à un nationalisme extrême et à une démagogie anticapitaliste, violente en paroles du moins, une profonde hostilité à l'égard du mouvement ouvrier organisé.



Le fascisme est bien plus qu'une idéologie raciste. Son but fondamental est de détruire les organisations de la classe ouvrière, la démocratie, et d'installer une dictature. Comme je l'ai évoqué, Hitler usa habilement des canaux démocratiques et de la liberté d'expression qui lui fut accordée pour parvenir au pouvoir. Or, loin de s'attaquer seulement aux juifs et au mouvement ouvrier, les nazis interdirent tous les partis politiques et journaux qui refusèrent de se soumettre. Les camps de concentration furent remplis d'ardents défenseurs de la liberté d'expression.

Refuser la liberté d'expression aux fascistes, c'est refuser de laisser le moindre espace à ceux qui veulent liquider la liberté d'expression et les droits démocratiques conquis au cours des siècles.

Néanmoins, nous ne pouvons nous appuyer sur les institutions pour y parvenir.

L'Etat est incapable de contrer la stratégie légaliste des fascistes, en premier lieu parce que la classe dirigeante qui le contrôle, l'utilise pour combattre les classes populaires qui lui inspirent une peur bien plus grande.

Aussi, plus le mouvement ouvrier d'un côté et le mouvement fasciste de l'autre gagnent en audience, plus la tentation est grande pour la classe dirigeante de laisser un espace au second pour affaiblir le premier. Seul un mouvement de masse construit par en bas avec les secteurs les plus combattifs de la classe ouvrière comme fer de lance est capable de faire reculer le fascisme.

Le fascisme est un mouvement dynamique qui doit être compris dans son processus de développement.

Si le FN met aujourd'hui davantage l'accent sur son activité électorale que sur l'activisme contre les immigrés et le mouvement ouvrier, c'est que cela constitue la tactique la mieux adaptée pour acquérir une audience dans une situation où la capacité de la classe dominante à diriger la société commence seulement à vaciller.

Il nous faut donc identifier l'endroit où réside dans la situation présente la possibilité de construction d'un parti fasciste de masse.

Dire que le FN n'est pas un parti fasciste en ne considérant que son étape actuelle de développement, c'est croire que la situation politique et sociale ne peut que rester stable.

Or, la crise du capitalisme n'est plus seulement une possibilité évoquée par une poignée d'irréductibles révolutionnaires.

Elle commence à façonner la réalité de façon de plus en plus palpable, accentuant l'instabilité sociale et politique tout comme les confrontations de masse.

Si le fascisme du 21e siècle ne revêtira évidemment pas les habits du passé, la vieille alternative entre socialisme ou barbarie n'en n'est pas moins remise à l'ordre du jour.

quefaire.lautre.net

---

Le fascisme a amené à la politique les bas-fonds de la société. Non seulement dans les maisons paysannes, mais aussi dans les gratte-ciel des villes où vivent encore aujourd'hui, à côté du XX<sup>e</sup> siècle, le X<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècles.

Des centaines de millions de gens utilisent le courant électrique, sans cesser de croire à la force magique des gestes et des incantations. Le pape à Rome prêche à la radio sur le miracle de la transmutation de l'eau en vin. Les étoiles de cinéma se font dire la bonne aventure. Les aviateurs qui dirigent de merveilleuses mécaniques, créées par le génie de l'homme, portent des amulettes sous leur combinaison.

Quelles réserves inépuisables d'obscurantisme, d'ignorance et de barbarie !

Le désespoir les a fait se dresser, le fascisme leur a donné un drapeau.

Tout ce qu'un développement sans obstacle de la société aurait dû rejeter de l'organisme national, sous la forme d'excréments de la culture, est maintenant vomi : la civilisation capitaliste vomit une barbarie non digérée. Telle est la physiologie du national-socialisme.

Tout d'abord, le grand capital ne songe pas encore à pousser le fascisme à la conquête du pouvoir.

Il ne se sert des bandes fascistes à sa solde qu'en tant que milice anti-ouvrière. Au lendemain de la guerre 1914-1918, le patronat a dû, pour éviter une véritable révolution sociale, faire à la classe ouvrière des concessions importantes. Décidé à reprendre un jour ces concessions, il a l'idée, résolument novatrice, de confier à des bandes armées et militarisées, spécialisées dans la lutte anti-ouvrière, le soin de harceler le prolétariat organisé et d'affaiblir sa résistance. Les grands propriétaires fonciers se joignent à eux.

La trahison de la social-démocratie d'une part, le manque d'éducation et la trahison révolutionnaire des masses d'autre part, abrègent l'expérience ; et, rapidement, la république des « conseils » doit céder le pas à une république bourgeoise démocratique. Mais au sein de cette république, les ouvriers et les paysans conquièrent des avantages politiques et économiques importants : extension du suffrage universel aux deux sexes, journée de huit heures, généralisation des contrats collectifs, assurance-chômage, « conseils d'entreprise » élus, etc. (...)

Pendant quelques jours, les magnats de l'industrie lourde ont senti passer le frisson de l'expropriation.

Mais ils se ressaisissent vite et la peur éprouvée ne fait que décupler leur volonté de revanche. Les concessions qu'ils ont dû faire à la classe ouvrière, pour éviter une véritable révolution sociale, ils sont bien décidés à les reprendre un jour.

Daniel Guérin

---

## L'écologie, un thème de gauche ?

A l'heure où l'extrême droite fasciste opère un retour inquiétant et passe à l'offensive dans tous les milieux et sur tous les fronts, que ce soit la rue, le monde du travail, où encore la culture, peut-on encore laisser cette considération répandue qui voudrait comme une évidence que l'écologie soit une thématique de gauche ? A l'évidence non, et c'est pourquoi nous pensons que les mouvements luddites et écologistes radicaux auxquels nous considérons appartenir doivent réaffirmer des positions claires en ce qui concerne la lutte des classes et particulièrement l'antifascisme. La proximité entre extrême-droite et écologie où refus du progrès ne tiennent pas du simple opportunisme mais ont toujours existé.

L'origine des liens entre l'extrême-droite fasciste et l'écologie remonte aux mouvements Volkish de la fin du XIXème siècle, et à la révolution conservatrice allemande.

Les premières théories s'approchant de ce que l'on pourrait appeler l'éco-fascisme se font jour en Allemagne dans la première moitié du XIXème siècle sous la plume d'Ernst Moritz Arnd, qui prône l'amour de la nature combiné au nationalisme, puis Wilhelm Heinrich Riehl qui y ajoute le romantisme du retour à la terre. A la même époque le mot « écologie » sera inventé par le zoologue réactionnaire et anti-humaniste allemand Ernst Haeckel, référence à l'époque pour les partisans du darwinisme social, du racisme et de l'antisémitisme.

---

## Le conspirationnisme

Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, les théories du complot ont envahi l'imaginaire de la droite réactionnaire et, plus généralement, des « penseurs » contre-révolutionnaires.

Elles apparaissent d'ailleurs en même temps que ces derniers. Contemporaines également de l'avènement de la société capitaliste et de la révolution française, elles sont l'une des formes par lesquelles certains vont affirmer leur refus de ces deux phénomènes. Elles leur sont donc intimement liées. Elles trouveront ensuite un terrain d'expression dans la théorisation de l'antisémitisme moderne à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et feront le lit du fascisme au XX<sup>e</sup>.

Le conspirationnisme voit le jour après la Révolution Française dans les milieux religieux et/ou contre révolutionnaires. L'exemple le plus illustre de ces théories étant celui de l'abbé Augustin Barruel et de ses « *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme* » qui accuse les « *Illuminés de Bavière* » (les fameux Illuminatis) d'être à l'origine de la Révolution Française.

Nombreux sont ceux qui font aujourd'hui cette amère expérience après avoir écrit un article qui pointe objectivement l'appartenance de tel ou tel mouvement conspirationniste à la sphère fasciste, qui recense toutes les preuves montrant que tel militant fréquente des néo-nazis ou des membres du Front National. La démonstration n'a jamais l'effet attendu : l'ex-camarade devenu conspirationniste n'est pas horrifié par ces révélations, il ne subit aucun choc particulier, il ne se remet en cause sur rien. Au contraire, c'est généralement à ce moment-là qu'il rompt définitivement les liens avec son ancien camp et décide que l'ennemi est désormais l'antifasciste. C'est à ce moment qu'il assume totalement d'être ce qu'il est devenu depuis longtemps, un militant du fascisme.

Si l'on associe souvent fascisme et crise capitaliste, peut-être reste-t-on trop dans l'économisme, dans le constat des difficultés quotidiennes de la majorité de la population, qui les amène à choisir le camp fasciste.

Mais il faut comprendre qu'un licenciement n'est pas juste la perte d'un salaire, que l'impossibilité de construire une carrière, d'acheter une maison à crédit ou autre, n'est pas seulement une frustration matérielle, qu'elle entraîne une crise du sens de la vie, tout simplement.

De même au sein du mouvement ouvrier organisé et de la gauche progressiste qui regroupe aussi des membres de la couche moyenne, la crise se matérialise par une offensive bourgeoise qui ne détruit pas seulement les droits sociaux acquis lors de périodes antérieures du combat de classe. La bourgeoisie s'attaque frontalement au mouvement, qui pour une grande part avait pris l'habitude d'une certaine reconnaissance sociale de sa part, notamment dans ses couches supérieures.

Le militant syndicaliste, habitué à être écouté à défaut d'être entendu n'est plus rien, le militant droit de l'homme ou réformiste, qui était considéré comme « représentant » d'une partie de la société est raillé et décrédibilisé comme ringard, décalé et inutile face aux « nouveaux enjeux de société ».

La crise capitaliste est aussi ce moment où la bourgeoisie décide qu'accorder aux prolétaires l'illusion d'être des individus maîtres de leur destin est quelque chose qui coûte trop cher. Ce moment où chacun est ramené à la réalité brutale des rapports sociaux qui permettent la perpétuation du système, ou l'égalité entre les humains est au mieux une fiction fragile.

La conscience de classe qui en découle est d'abord une conscience négative, par conséquent, elle n'amène pas automatiquement la naissance d'une démarche de révolte positive.

Il n'y pas de fierté prolétaire en soi, et lorsque la bourgeoisie nous ramène brutalement à la réalité de la condition d'exploité, le premier réflexe est certes la haine de l'exploiteur, mais aussi la haine de soi, mais aussi l'envie d'appartenir à la classe qui a un statut social enviable.

La joie du combat avec les autres exploités, le sentiment merveilleux d'estime de soi et des autres qui naît dans la lutte ou l'on apprend la solidarité, ou la construction collective fait éclore de nouvelles structures sociales fondées sur des valeurs positives est quelque chose qui doit être éprouvé pour devenir réel à nos yeux.

Mais cela nécessite un premier pas, celui de l'entrée en lutte et des conditions extérieures, la proximité d'une lutte.

Entrer en lutte, c'est toujours mettre en jeu le peu qu'on a à perdre, une stabilité de plus en plus illusoire et temporaire de la vie quotidienne.

Pour toutes ces raisons, une partie des prolétaires ne franchit pas le pas, et reste bloquée au stade de la haine, haine du système perçu comme injuste, mais aussi haine de soi, et sentiment d'avoir raté sa vie.

Une autre partie se retrouve dans les structures du mouvement social, de la gauche ou de l'extrême gauche constituée : mais celle-ci, dans la période de crise du capitalisme actuel se retrouve dans un état de faiblesse extrême.

Ce modèle n'existe plus, mais la gauche fait comme si et subit donc défaite sur défaite. L'ambiance dans ces structures est donc tout aussi déprimante que celle de la société en général.

Face à l'impuissance, la théorie conspirationniste offre le fantasme de la puissance : quelles que soient ses variantes, elle offre l'apparence de la révolte réussie, sans pour autant nécessiter une remise en cause de soi.

Toutes les théories du complot offrent sur un plateau, à la fois un ennemi surpuissant et vague qui permettra de justifier tous les échecs, et dans le même temps des « représentants » de l'ennemi facilement attaquables parce qu'ils appartiennent à des minorités déjà dominées dans le système capitaliste.

luftmenschen.over-blog.com

---

## **La théorie du complot**

La théorie du complot (complotisme ou conspirationnisme) est une grille de lecture de l'histoire qui a pour fondement la croyance qu'un petit groupe d'individus dirige en secret le monde par le biais de diverses manipulations (magique, scientifique, économique, médiatique).

La théorie du complot se sert de tous les éléments possibles (réels et imaginaires) distants dans le temps et l'espace pour donner une cohérence à son récit. On peut la considérer comme une volonté d'expliquer la Providence ou le destin avec des moyens scientifiques. Un plan mystérieux est dévoilé par un discours rationaliste.

Le fait de vouloir prouver une conviction en reprenant des arguments scientifiques rend les théories du complot attractives pour certains croyants, cela explique la prégnance des thèmes religieux et ésotériques dans les œuvres conspirationnistes.

Le complotiste qui se présente comme défenseur des opprimés a cependant une démarche très proche de l'élite maléfique qu'il dénonce et prétend combattre. (...) Tout d'abord, il en partage les secrets. Comment y-a-t-il eu accès ? Mystère. En tous cas, cela fait de lui une sorte d'élue clairvoyant qui vit parmi des gens aveugles. (...) Le complotiste dénonce une exploitation du monde et de l'humanité par une organisation secrète, mais il ne donne aucune méthode pour lutter contre le complot. (...) Le fait de croire que la conspiration est le moteur de l'histoire retire toute responsabilité au peuple. Pour un complotiste, ce sont les êtres d'exceptions (dont il fait partie) qui écrivent et lisent l'histoire. Cet angle de vue lui fait considérer le peuple comme une éternelle marionnette.

## **A qui profite la Théorie du Complot ?**

Il est clair qu'elle ne sert en rien les dominés. La théorie du complot n'est pas un cadre d'analyse ou une pensée qui permet aux opprimés de construire un mouvement de résistance ou de mener une lutte d'émancipation.

Si une personne veut savoir qui se cache derrière le complot, elle se perd dans une quête de connaissances qui va l'emmener loin de ses préoccupations concrètes. La théorie du complot agit de ce point de vue comme un leurre.

La théorie du complot renforce le pouvoir en place.

Le pouvoir des complotistes qui dirigent banques, médias, Etats, multinationales sans limites si on se fie aux « théoriciens du complot ». Toute révolte organisée est vouée à l'échec. Si une Révolution se produit, c'est selon la volonté des complotistes. Une vision complotiste de l'Histoire ne donne aucune perspective. Puisque le complot l'emporte toujours, pourquoi se battre ?

La structure globale de l'exploitation n'est pas remise en cause (salarial, Etat, rente). Ce qui pose problème pour le conspirationniste, c'est qu'à la tête de tout cela on trouve une minorité de parasites qui perverti l'ensemble de la société. Par exemple : « la banque » serait une chose nécessaire, le problème c'est le « bankster ».

Dans le complotisme le problème n'est pas la structure injuste d'un système économique et social mais le fait qu'un groupe occulte est au poste de contrôle remettant en cause un ordre « juste/naturel/divin ».

A défaut de critiquer la société, la théorie du complot va désigner une minorité (réelle ou inventée) et lui attribuer la responsabilité de tous les maux.

De ce fait, les « théories du complots » peuvent être perméables à des idées xénophobes affirmant qu'il est possible d'identifier l'appartenance à un groupe de domination occulte grâce à des traits morphologiques ou culturels.

---

L'antisémitisme est souvent appréhendé comme une simple variante du racisme. Or l'un et l'autre diffèrent de façon importante, même si tous deux ont en commun, en tant que formes de discours essentialistes, de comprendre les phénomènes socio-historiques comme innés – biologiques ou culturels. Alors que la plupart des formes de racisme attribuent une puissance sexuelle ou physique, concrète, à l'Autre qui est vu comme inférieur, l'antisémitisme ne traite pas le Juif comme inférieur mais comme dangereux, comme porteur du Mal. Il attribue une grande puissance aux Juifs, mais cette puissance n'est ni concrète, ni physique. Au contraire elle est abstraite, universelle, insaisissable et mondiale. Les Juifs, dans ce cadre, constituent une conspiration internationale, immensément puissante. L'antisémitisme moderne n'est pas une simple forme de préjugé à l'encontre d'un groupe minoritaire ; il se distingue par son caractère populiste, antihégémonique et antimondialiste. Il fournit un cadre pour expliquer un monde extrêmement complexe et historiquement dynamique, et revendique pour lui-même un pouvoir explicatif global. L'antisémitisme moderne est donc une vision du monde qui, s'appuyant sur les formes antérieures de l'antisémitisme, vise à expliquer le monde moderne capitaliste. Comme je l'ai dit ailleurs, cette vision du monde reconnaît faussement la domination globale, temporellement dynamique, abstraite du capital – qui soumet les hommes à la contrainte de forces historiques abstraites qu'ils ne peuvent pas saisir directement – en tant que domination de la « juiverie internationale ». Il réifie, en termes concrétistes, la domination abstraite du capital, à laquelle il oppose la particularité concrète comme ce qui est authentiquement humain.

L'antisémitisme ne traite donc pas les Juifs en tant que membres d'un groupe racialement inférieur qui doit être maintenu à sa place (par la violence, s'il le faut), mais comme constituant une puissance mauvaise, destructrice. Dans cette vision du monde manichéenne, la lutte contre les Juifs est une lutte pour l'émancipation humaine. Libérer le monde implique de libérer des Juifs. L'extermination (qu'on ne doit pas confondre avec l'assassinat de masse) est la conséquence logique de cette Weltanschauung.

Parce que l'antisémitisme peut sembler antihégémonique et, partant, émancipateur, il peut aussi brouiller les différences entre les critiques réactionnaires et les critiques progressistes du capitalisme. Il constitue donc un danger pour la gauche. L'antisémitisme fusionne le profondément réactionnaire avec l'apparemment émancipateur en un amalgame explosif.

Moishe Postone  
– La Critique du Fétiche Capital

---

La thèse du complot sert directement les intérêts des dominants en confortant la légitimité de leur domination dans l'inconscient collectif et en permettant aussi une répression pour préserver le pouvoir en place. Les théories du complot ne sont pas forcément des thèses d'extrême droite mais elles sont très facilement des passerelles empruntées par ce courant politique pour élargir son champ d'action. Et cela, parce que d'une part elles peuvent correspondre à une stratégie de propagande consciente et efficace, mais surtout parce qu'elles sont le reflet d'une vision globale du monde qui repose sur les schémas de pensée des droites radicales.

**Pas de fascistes dans nos quartiers, pas de quartier pour les fascistes !**

Bibliothèque Anarchiste  
Anti-copyright



Les Enragé-e-s  
C'est quoi le fascisme ?  
2015

Consulté le 14 mars 2018 de <http://www.lesenrages.antifa-net.fr/cest-quoi-le-fascisme/>

**[fr.theanarchistlibrary.org](http://fr.theanarchistlibrary.org)**